

Plus parisien que jamais, le grand rendez-vous de l'art contemporain débute mercredi

Avant-goût de la nouvelle FIAC

On sait aujourd'hui que la mode est à l'art contemporain. Tout le monde achète tout et n'importe quoi. Des collectionneurs sont capables de mettre 100.000 dollars pour un très jeune artiste qui a moins de trois ans de carrière. C'est fou ! Quant aux foires, elles sont devenues des événements commerciaux, sans surprise, ennuyeux. » Pierre Huber à la tête de la galerie Art & Public à Genève ne mâche pas ses mots. C'est un fervent adepte de la création contemporaine qu'il collectionne à titre privé – sa collection était exposée jusqu'au 11 septembre au musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne –, mais il semble regarder avec distance les montées spéculatives qui touchent les artistes les plus « mode » de l'époque.

C'est certainement pour cela qu'il propose cette année à la FIAC, qui ouvrira ses portes le 6 octobre, un « one-man-show » à la fois original et critique, imaginé par un très jeune artiste (vingt-six ans) du nom de Raphaël Julliard. C'est seulement en 2003 que ce dernier a obtenu son diplôme de l'Ecole cantonale d'art de Lausanne, un des lieux de formation les plus en vue dans le domaine des arts plastiques actuellement. Pierre Huber explique encore : « Aujourd'hui, l'art avance, très doucement, millimètre par millimètre. Des milliers de gens produisent des œuvres sans intérêt. Il en va ainsi des toiles monochromes. L'intérêt de la production de monochromes tient à leur contexte et au concept qu'ils sous-tendent. Mais, pour certains artistes qui n'ont rien à dire, le monochrome est une facilité. »

Contre toute attente, Raphaël Julliard va lui aussi produire des monochromes financés par la galerie Art & Public. Mais ces 1.000 toiles rouges uniformes – comme « Le Petit Livre » de Mao – d'un format de 1 × 1 mètre ont été officiellement fabriquées comme des objets de consommation courante par des ouvriers en Chine. Chaque toile sera commer-



« Mooston », « Die Landschaft dort », « Schneezeit », huiles sur toile de 2005 signées Georg Baselitz (250 × 200).

cialisée sur le stand à 100 euros pièce. Ces œuvres traitent, selon Pierre Huber, du sujet de la délocalisation, « qui n'épargnera pas le monde de l'art non plus ». Il y est aussi question du marché de l'art et d'œuvres vendues comme des objets quelconques. Pour Pierre Huber : « Contrairement aux idées répandues en ce moment, ça n'est pas parce que c'est bon marché que cela n'est pas bien. » Les toiles rouges de formats identiques posent aussi la question de l'identité de l'artiste, les ouvriers signant chaque toile.

Libre-service

Le propos de Raphaël Julliard est purement d'ordre conceptuel. Dans son esprit, l'assimilation des toiles rouges à un produit de consommation est telle que le stand d'Art & Public sera transformé pour l'occasion en libre-service avec toutes les œuvres déjà empaquetées. Une caissière sera chargée d'enregistrer les achats qui ne pourront être effectués que sur place. « Nous avons déjà beaucoup de réservations », note le galeriste.

Le cru de la FIAC 2005 est à

l'image du stand de Pierre Huber. Face à la concurrence internationale – et particulièrement la présence, à Londres du 20 au 23 octobre de la très branchée Frieze Art Fair –, de gros efforts ont été faits par la nouvelle direction pour renforcer le caractère événementiel de la foire. L'événement tient d'abord à une venue massive de galeries étrangères qui permet une meilleure représentation de la scène internationale. Dix-neuf galeries américaines, trois japonaises, deux brésiliennes, trois chinoises, onze allemandes, quinze belges... Il tient aussi, comme la Foire de Bâle sait déjà si bien le faire, au contexte festif de la manifestation.

Pour l'occasion, le Grand Palais ouvre ses portes en tant qu'annexe de la FIAC pour des expositions de pièces d'envergure, de performances et de projections. Paris montre ses plus beaux atours afin d'attirer les amateurs de la création actuelle du monde entier qui, outre les expositions dans les musées, devraient aussi participer, pour certains, le 9 octobre, lors de l'ouverture du nouveau magasin Louis

Vuitton sur les Champs-Élysées à des performances et installations d'artistes comme Vanessa Beecroft, Olafur Eliasson et James Turrell.

Cela dit, selon Thaddaeus Ropac, galeriste installé à Paris et Salzbourg, les collectionneurs américains ne seront pas encore cette année au rendez-vous. Une absence qu'il explique par « une certaine tension persistante des Américains vis-à-vis de la France ». Ainsi les « trustees » – membres du conseil d'administration – du Museum of Modern Art de New York ont voté à plus de 80 % contre le déplacement dans l'Hexagone.

A la FIAC, le stand de Thaddaeus Ropac sera entièrement occupé par les œuvres récentes d'un des grands « classiques » de la peinture contemporaine, l'Allemand Georg Baselitz. A soixante-sept ans, il continue à explorer la remise en question de la représentation sur la toile. Depuis 1969, il peint à l'envers des sujets figuratifs. « C'est le meilleur moyen de vider de son contenu ce que l'on peint », selon l'artiste. Parmi ses propositions les

plus sophistiquées, il offre cette fois des paysages représentés avec leurs reflets dans l'eau. Les dix toiles exposées (2,5 × 2 m) sont à vendre chacune pour 225.000 euros. Thaddaeus Ropac augmente les prix de vente de l'artiste d'environ 10 % tous les deux ans et, en juin dernier, Christie's a adjugé une toile ancienne de Baselitz pour le prix record de 1,2 million d'euros.

Inscrit dans l'histoire de l'art et plus subversif encore à son époque, c'est le mouvement Dada. Au Centre Pompidou, une grande exposition retrace l'histoire de ce groupe d'artistes d'avant-garde du début du XX^e siècle. La galerie parisienne 1900-2000 en montre quelques témoignages. Parmi les activistes du mouvement qui ne sont pas passés à la postérité, il y a Jean Crotti (1878-1958). La rencontre de ce peintre cubiste avec Marcel Duchamp en 1914 – il se maria d'ailleurs avec sa sœur – fut capitale dans son évolution artistique. Une ville qu'il a représentée au crayon sur papier dans des formes cubisantes en 1920 est à vendre pour 9.100 euros. Dans un

format similaire (26 × 21), l'iconoclaste fameux Francis Picabia, lui aussi membre de Dada, a exécuté en 1915, un dessin mécanique figurant, entre autres, un appareil photo. Célébrité oblige, là, le prix est de 30.000 euros.

On dit que la scène française est peu active, mais cette FIAC 2005 devrait valoriser les nouveaux tenants de l'avant-garde. Ainsi, elle expose pour la première fois cette année les nominés du prix Marcel Duchamp, une sélection annuelle de quatre jeunes artistes résidents dans l'Hexagone, dont le lauréat fera l'objet d'une exposition au Centre Pompidou. Parmi eux, Kader Attia, trente-cinq ans, qui a déjà exposé à la Biennale de Venise en 2001 et qui est en ce moment à la Biennale de Lyon (« Les Echos week-end » du 23 septembre 2005). Dans des installations sophistiquées, le plasticien fait allusion aux contrastes entre anciennes et jeunes générations en France, à la culture du rap et

au mode de vie des populations de banlieue. Les œuvres les plus accessibles financièrement sont des savons de Marseille incrustés de lames de rasoir – allusion explicite à la violence en contraste avec le désir de pureté – (1.500 euros) et des ballons colorisés marqués à l'effigie des héros du sport actuel (1.500 euros).

Il faut cependant noter que Pierre Huygues, le jeune artiste français certainement le plus célébré sur la scène internationale, qui fera l'objet l'an prochain d'une installation spécifique dans Central Park pendant la fameuse biennale du Whitney Museum à New York, est absent de la foire, cette année, tout simplement parce que sa galerie, Marian Goodman, n'est pas au nombre des participants.

JUDITH BENHAMOU-HUET

FIAC 2005, du 6 au 10 octobre, vernissage le 5 octobre, www.fiacparis.com (01.41.90.47.80). Animations au Grand Palais : les 6, 7 et 8 octobre, de 18 h 30 à 22 h 30. Entrée avec le ticket de la FIAC, avenue Winston-Churchill, Paris 8^e.